

événements de 1870 et de 1871, on éprouvait une sensation de bien-être indéfinissable, comme si l'on arrivait d'un autre monde, ou bien encore comme si l'on sortait d'un tombeau. C'était pour tous une sorte de résurrection.

Quand deux amis se rencontraient, ils se jetaient dans les bras l'un de l'autre et s'embrassaient avec effusion. On était si heureux de se revoir, si heureux de se retrouver en pleine santé ! On aurait dit qu'on ne s'était pas vu depuis un demi-siècle.

Ah ! on ne sortait pas d'une tourmente ordinaire ; il y avait eu catastrophes sur catastrophes, tout avait été bouleversé, les intérêts de chacun compromis, les membres d'une même famille dispersés ; pour se retrouver, il fallait se chercher et faire souvent des centaines de lieues à travers la France,

Mais, comme nous venons de le dire, la France commençait à se relever, on s'était remis au travail et on voyait déjà l'approche de jours meilleurs.

Dès les premiers jours du mois d'octobre 1871, Maurice Vermont était revenu à Paris. Il s'était installé avenue d'Eylau, tout près de l'arc de triomphe de l'Etoile, dans un magnifique hôtel, entre cour et jardin, qu'il avait fait acheter par son notaire.

Si Maurice avait été pauvre longtemps, il avait vu de très près, en Amérique, l'opulence des autres ; il n'était donc pas complètement étranger aux splendeurs du luxe et à toutes les choses qu'on peut s'offrir quand on a la richesse. La fortune était venue à lui, elle le trouva prêt à la recevoir.

Ayant le droit de ne pas regarder à la dépense, il avait fait de son hôtel une merveille ; les meubles, les tapisseries, les tentures, les décors, tout était féerique. Il avait six chevaux dans son écurie : deux de selle et quatre d'attelage. Six domestiques étaient empressés à le servir et à exécuter ses ordres : c'étaient un maître d'hôtel, une femme de charge, un cuisinier, un cocher, un valet de chambre et un valet de pied.

Du reste, tout ce qu'il faisait était approuvé par Manette Biron. Elle lui avait dit :

— Vous devez régler vos dépenses sur votre fortune ; vous avez près de huit millions ; ne touchez jamais au capital, mais sachez bien employer vos revenus. Donnez du travail aux ouvriers, encouragez les beaux-arts en achetant de belles peintures, des marbres, des bronzes et autres objets d'art. C'est encore une manière de rendre service à son pays.

Il avait suivi ce conseil et il possédait une galerie et une collection de chefs-d'œuvre, qui représentaient plus d'un million.

La rebouteuse lui avait dit encore :

— N'oubliez pas que tous les hommes sont frères et doivent s'entraider ; celui qui vit pour lui seul n'est pas digne de vivre. Le riche doit soulager le pauvre. Vous devez être généreux et charitable. Il ne faudra pas toujours attendre que les malheureux viennent à vous ; à Paris, il y a mille moyens de secourir ceux qui souffrent sans les connaître.

« Maurice, souvenez-vous toujours du temps où vous étiez pauvre, afin de mieux compatir à la misère des autres. Votre cœur éprouvera une immense satisfaction à faire le bien, et plus seront nombreux vos bienfaits, plus vous serez heureux. »

Le jeune millionnaire avait compris, et chaque mois la part des pauvres était prélevée sur le budget de ses dépenses et distribuée à des sociétés de bienfaisance.

Pendant la guerre, Maurice avait fait son devoir. Dès qu'on appela les mobiles à prendre les armes, il quitta son château de Salerne et alla réclamer son droit de défendre la partie envahie par l'étranger. En peu de temps, on en fit un soldat et on l'envoya à l'armée de la Loire. Il était un de ceux qui furent vainqueurs à Coulmiers. Plus tard, le troisième jour de la lutte héroïque que soutint le général Chanzy contre toutes les forces allemandes, il fut blessé près de Beaugency.

Quand il fut guéri, la France venait d'obtenir l'armistice, qui fut suivi de la paix. Il revint à Salerne, et c'est après avoir pris les conseils de Manette Biron, que son installation à Paris fut décidée.

Bien qu'il crût à la mort de Georgette, le souvenir de la jeune fille n'était pas éteint dans son cœur. Il n'avait pas oublié non plus Jacques Sarrue.

— Qu'est-il devenu ? se demanda-t-il. Il voulut le savoir.

Maurice était sans rancune : il eût été heureux, maintenant qu'il était riche, de donner des preuves de son amitié au pauvre poète, en lui venant en aide.

Un jour, il se fit conduire rue Berthe.

Un coupé de maître, attelé de deux chevaux superbes avec deux grands valets en livrée, s'arrêtait rue Berthe, ce fut un événement.

Maurice était bien changé : l'élégant millionnaire ne ressemblait plus guère au pauvre copiste. Pourtant, au bout d'un instant, la concierge le reconnut, ce qui lui fit pousser plusieurs exclamations de surprise.

Maurice attendit patiemment qu'elle fût plus calme. Alors il lui demanda si Jacques Sarrue demeurait toujours dans la maison.

— Oh ! mon cher monsieur, il y a plus de dix-huit mois qu'il a déménagé. D'ailleurs, depuis un an, je ne vois que ça, des déménagements.

— Et aussi des emménagements, sans doute, fit Maurice.

— Oui, mais on regrette toujours ses anciens locataires ; il n'en reste plus un seul, monsieur Maurice. Pour une vieille femme comme moi, s'habituer à de nouvelles figures, c'est très désagréable. Voyez-vous, tout ce qui s'est passé depuis l'année dernière a fait bien du tort au pauvre monde. Croiriez-vous, mon cher monsieur, que j'ai trois logements et deux chambres à louer de suite ? Le propriétaire n'est pas content ; ce n'est pas ma faute pourtant. J'attends et personne ne vient.

— Ne pouvez-vous pas me donner la nouvelle adresse de M. Sarrue ?

— Il me l'avait laissée... mais depuis le temps... Voyons, si je pouvais me rappeler... C'est que je n'ai guère de mémoire. C'était de l'autre côté de l'eau, près de la place Saint-Michel. Attendez, attendez... je me souviens ; oui, c'est bien cela : rue Saint-André-des-Arts, No 8, comme ici. C'est bien heureux que ce soit le même numéro, sans cela je l'aurais oublié.

Maurice remercia la concierge et posa deux louis sur le coin de la commode avant de sortir de la loge.

Comme il n'avait pas cru devoir rappeler le souvenir de Georgette à la concierge, celle-ci, imitant sa réserve, s'était bien gardée de faire allusion au passé, en parlant de la jeune fille.

Maurice remonta dans son coupé, en donnant l'ordre de le conduire rue Saint-André-des-Arts.

Ce fut le concierge qui répondit au jeune homme, sa femme étant occupée chez le principal locataire dont elle était la femme de ménage.

— M. Sarrue ne demeure plus ici, lui dit-il. La physionomie de Maurice exprima une vive contrariété.

— Vous teniez donc beaucoup à voir M. Sarrue ? lui demanda le concierge.

« Malheureusement, je ne peux pas vous dire où ils sont allés. »

Maurice ne fit pas attention à ce pluriel : « ils sont allés. »

— M. Sarrue, continua le concierge, a été forcé de partir d'ici très peu de jours après la Commune. Il devait près de trois termes de loyer et, vous comprenez, ça ne pouvait pas continuer ainsi. D'ailleurs, un loyer de cinq cent cinquante francs, c'était trop pour lui. On lui a signifié son congé par huissier. Pourtant, notre principal, qui est vraiment brave homme, lui a laissé enlever ses meubles. Il est bon de dire aussi que M. Sarrue lui a juré qu'il payerait ce qu'il doit ; mais va-t'en voir qu'il vienne, vous savez le proverbe : « On ne peigne pas un pauvre diable qui n'a pas de cheveux. »

Maurice paraissait très ému.

— M. Sarrue était donc bien malheureux ? demanda-t-il.

— Oh ! une misère complète, monsieur ; mais le malheur n'a épargné personne, et si pendant le siège les gens riches ont souffert, je n'ai pas besoin de vous dire ce que les pauvres ont enduré. Quand M. Sarrue a loué ici, il travaillait dans une imprimerie ; il avait une bonne place, il gagnait, paierait-il, au moins cinq cents francs par mois. Son loyer n'avait donc rien d'exagéré. Mais la guerre est venue ; les patrons, n'ayant plus de commandes pour faire travailler les ouvriers, ont fermé leurs

ateliers. M. Sarrue s'est trouvé sans ouvrage comme tout le monde. Il a demandé un fusil pour aller aux fortifications avec les autres ; mais le solde d'un garde national, quand tout était si cher, ce n'était rien. Pourtant, il fallait vivre. Chacun faisait comme il pouvait. J'en connais, — M. Sarrue est de ceux-là, — qui n'ont pas mangé tous les jours. Le pauvre homme a dû emprunter, faire des dettes...

Maurice sortit de la loge, la poitrine oppressée, le cœur serré.

— A l'hôtel, dit-il à son cocher. Et il se jeta brusquement dans sa voiture.

II

Maurice rentra chez lui. Au bout d'un instant il trouva qu'il manquait d'air. Il ouvrit une fenêtre et respira à pleins poumons. D'un regard distrait et sombre il voyait tomber les feuilles que le vent détachait des rameaux. Il alluma un cigare, mais il ne l'eut pas plus tôt mis entre ses lèvres qu'il le lança dans le jardin avec un mouvement fébrile. Il sentit un frisson courir dans ses membres. Croyant qu'il avait froid, il referma la fenêtre. Alors, le front penché, la tête pleine de pensées amères, il se mit à marcher à grands pas dans la chambre.

On était aux derniers jours d'avril ; les marronniers montraient toutes leurs feuilles et les lilas commençaient à fleurir.

Un soir que Maurice était occupé à écrire des lettres dans son cabinet de travail, dont les fenêtres comme celles de sa chambre ouvraient sur le jardin de l'hôtel, plusieurs grands éclats de rire attirèrent tout à coup son attention.

— Ce sont les domestiques qui s'amuse, pensa-t-il.

Et il se remit à écrire.

Dans le jardin, les rires continuaient, et Maurice entendit son cocher qui disait :

— Si nous ne lui jetons pas un nœud coulant autour du corps, nous ne parviendrons jamais à le prendre.

Cette fois, Maurice ne put résister à la curiosité de voir ce qui se passait. Il se leva et se remit à la fenêtre. Alors un spectacle fort amusant lui fut offert ; tous ses gens étaient dans le jardin, depuis le cuisinier, qui avait quitté sa cuisine, jusqu'à la femme de charge, laquelle, il est vrai, n'avait autre chose à faire qu'à boire, manger et dormir, ce qui ne l'empêchait pas de gourmander souvent les autres domestiques en leur reprochant leur paresse.

Le valet de chambre et le valet de pied, ayant grimpé sur les deux plus grands arbres du jardin, se tenaient, tant bien que mal, perchés dans les branches.

Or, ce qui avait mis en émoi les serviteurs de Maurice Vermont et provoquait ainsi leur gaieté, c'était un singe.

Ce quadrumane, qui s'était sans aucun doute évadé de la cage où on le retenait captif, était arrivé dans le jardin de l'hôtel en sautant d'un arbre sur un autre, tout fier et tout joyeux de savourer les agréments de la liberté. La femme de charge avait signalé sa présence et les autres domestiques étaient vite accourus pour faire la chasse au fugitif.

Cet animal, de petite taille, et joli autant que peut l'être un singe, était du groupe des *hélopithèques*, c'est-à-dire à queue prenante.

C'était vraiment très drôle de le voir se suspendre à une branche par la queue, se balancer un instant et s'élaner sur une autre branche autour de laquelle sa queue s'enroulait comme un anneau. D'autres fois il s'asseyait, et ses petits yeux ronds, pleins d'éclat et d'une mobilité étrange, se fixaient audacieusement sur ceux qui le poursuivaient, comme pour leur jeter un défi. Il semblait leur dire :

— Quand vous sauterez comme moi d'une branche sur une autre, vous me prendrez.

La suite au prochain numéro

— Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ pour 4, 6 ou 12 mois recevra gratuitement tout ce qui a paru du feuilleton en cours de publication : Les deux Sœurs. L'abonnement est strictement payable d'avance.